

ajournée. L'espace d'ailleurs me manquait aussi bien que le temps; et plus j'avais, moins il me devenait possible de réduire aux proportions d'une préface des discussions qui, convenablement distribuées, devaient fournir matière à de longues et nombreuses dissertations. Je me vis donc contraint d'ajourner à un autre temps l'exécution du plan que je m'étais tracé. Peut-être, quand la traduction du Bhâgavata sera terminée, me sera-t-il possible de le reprendre. Alors sans doute des textes qui ne me sont connus à cette heure que d'après des manuscrits ou incomplets, ou non commentés, nous seront devenus plus accessibles. Des publications promises par des hommes jeunes et pleins de zèle auront éclairci les monuments littéraires de l'époque védique. Enfin la tâche dont j'avais cru pouvoir me charger seul, se trouvera partagée entre plusieurs, au grand avantage de la science, qui n'avance et ne se répand que par les efforts indépendants des facultés les plus diverses.

Je me contente donc pour aujourd'hui de reprendre l'analyse du Bhâgavata au point où je l'avais laissée en terminant le second volume de ce poème. Toutefois le lecteur rencontrera en plusieurs endroits diverses traces du travail plus étendu que j'avais commencé sur quelques points des anciennes traditions brâhmaniques. Voilà pourquoi j'ai cru pouvoir l'entretenir du dessein que j'avais primitivement conçu. Les détails dans lesquels je suis entré touchant le déluge indien, Vivasvat, Yama et Ilâ, auraient certainement paru hors de proportion avec les autres parties de cette préface, si je n'eusse montré d'avance comment ils appartenaient à un ensemble trop considérable pour trouver place ici.

Dans l'avant-dernier chapitre du livre sixième, Çuka, le narrateur du Bhâgavata, avait rappelé au roi Parîkchit la mort des fils